



L'EDUCATION EN MILIEU TEDDA

une étude psychopédagogique

Le Tchad, vaste morceau d'Afrique s'étendant du cœur du désert saharien aux forêts tropicales, a une superficie de 1 284 000 km². Il est divisé en quatorze préfectures. Celle qui nous intéresse est la préfecture du Borkou-Ennedi-Tibesti connue sous le sigle de B.E.T.

Elle occupe la partie nord et désertique de l'état tchadien avec une superficie de 530 000 km² pour une population de 80 000 habitants appelés « tedda » ou « goranes ». Elle est divisée en trois sous-préfectures qui administrent un certain nombre de tribus, dénommées « cantons » par la colonisation. Il y en a environ 18.

Les peintures rupestres, les champs néolithiques et paléolithiques sont les témoins d'une époque qui s'étend de 1 800 000 avant Jésus-Christ à l'an 1000 de notre ère, époque où des peuples de chasseurs et d'éleveurs vivaient aux bords des fleuves sahariens aujourd'hui asséchés.

La première culture qui influença la société tedda fut la culture musulmane avec la pénétration de la confrérie sénoussiste de Seïd Mohamed-Al Mahdi vers 1898. La pénétration française commença en 1907 et s'acheva en 1914 avec la défaite des sénoussistes à Gouro.

Les teddas dont les origines sont encore discutées par les chercheurs forment un vaste groupe ethnique s'étendant sur toute la région du Borkou Ennedi Tibesti.

la famille tedda et le clan

A l'opposé de la famille occidentale qui a comme structure une existence autonome, indépendante, la famille originelle tedda est intimement intégrée à

un ensemble structuré. « Le clan est l'ensemble de toutes les personnes vivantes ou défuntes qui se reconnaissent un ancêtre commun. » Cette union est l'acceptation des lois et règles qu'ils ont donné au clan et qui font la force des vivants. Un clan qui comprend donc des individus unis par le sang paternel peut se disperser dans l'espace dans ce pays où la vie nomade est de règle.

Mais c'est cependant dans l'ordre moral que la puissance du clan est restée la plus forte. Elle s'exprime d'abord par des interdits et des tabous. Le plus important des interdits est celui qui concerne les mariages. Cinq à neuf générations doivent séparer les futurs mariés. Cela revient à interdire pratiquement le mariage à l'intérieur du clan. Les mariages sont donc toujours exogames dans la société tedda. C'est dans le cadre du clan et de la tribu que se développe l'éducation des enfants. Deux groupes y participent : « la famille restreinte », père, mère, grands frères, grandes sœurs, grands-parents paternels; « la famille étendue » : les cousins, cousines, oncles, tantes, les membres du clan paternel et maternel, les membres de la tribu. Les teddas sont de tempérament peu religieux. Ils sont actuellement « islamisés »; il existe cependant un vieux fond de croyances pré-islamiques qu'on retrouve sous formes de légendes.

le tchapti halagana ou classe d'âge

A l'intérieur d'un canton une organisation des jeunes fonctionne avec une structuration très simple. Cette organisation, le **tchapti halagana**, peut être appelée classe d'âge. Elle rassemble tous les jeunes des deux sexes non mariés, de tous les clans qui composent le canton et ceux des cantons voisins qui désirent y participer. C'est une véritable « école » où les jeunes apprennent le sens de la hiérarchie, de la discipline, le respect des valeurs traditionnelles. Le tchapti hahalaga joue un rôle important dans l'établissement des rapports de coopération entre les jeunes et même entre les clans (cueillette des dattes, danses et jeux organisés à l'occasion d'un mariage). C'est aussi une sorte de caisse de solidarité qui vient en aide en cas de besoin (si l'un de ses membres commet une faute on lui inflige une amende du fait du droit coutumier ou de la justice). Il faut également mentionner les activités ludiques qui ont un caractère fraternel, égalitaire, éducatif.

Cette organisation est peu structurée. Un « chef » est élu pour une durée illimitée. Il préside les réunions et en cas de litige entre deux membres de l'organisation il forme un comité pour régler

les différents. Il parle au nom du groupe. Il a plus un rôle d'arbitre que de « commandant ». Un point important de cette organisation, c'est que le jeune y trouve sa vraie place, sa fonction et son statut. En vivant les activités collectives, il contribue directement à son affirmation dans le groupe. C'est une entité à structure et à dynamique propres qui permet la socialisation du jeune adolescent.

relation mère-enfant

L'amour maternel tedda, comme chez toutes les femmes africaines s'exprime de mille et une façons. La tradition, les mœurs ont tracé une voie sacrée que la femme tedda suit et qu'elle est fière de suivre. La mère est esclave de son enfant jusqu'au sevrage. Elle abandonne rarement son bébé. Elle le porte partout où elle va, enveloppé dans un pan de tissu imprimé, à califourchon sur son dos. Son enfant se déplace avec elle au cours de son travail. La nuit, il dort collé à la poitrine de sa mère qui se réveille au moindre cri pour le calmer en lui donnant le sein à toute heure et sans mesure. L'allaitement prend fin quand le bébé atteint deux ans quelquefois deux ans et demi. La satisfaction des besoins du bébé dépasse le domaine alimentaire. Aussi avant la séparation qui aura lieu après le sevrage ses moindres caprices sont exaucés quels qu'ils soient. La mère tedda estime que sa présence est nécessaire pour assurer un rythme normal de vie à son enfant.

Quelques mois avant le sevrage total, une vieille grand-mère vient tenir compagnie à la mère. C'est la future nourrice. Pour éviter une rupture brutale, cette femme s'occupe de l'enfant et cherche petit à petit à remplacer la mère. En plus de l'allaitement l'enfant reçoit à petite dose des bouillons préparés spécialement pour lui, voire même de la nourriture d'adulte et du lait. Le sevrage terminé, c'est cette grand-mère qui est chargée de la première éducation. Pendant presque un an elle vit dans l'enceinte familiale dont plus tard elle s'écartera pour s'occuper de l'enfant jusqu'à la circoncision. Jusqu'à cet âge l'enfant est « à l'ombre des femmes ». Le père, quand il est à la maison, s'occupe rarement de lui et laisse libre cours à la mère et aux grands-mères, attendant le moment où il lui reviendra la charge. En tant qu'éduca-

trice la grand-mère inspire à l'enfant le respect de la nourriture et des objets ménagers. Elle méprise la gloutonnerie, le vol des aliments dans les tentes, les fautes deshonorantes, les gestes interdits. Il apprend à ce moment-là à supporter les privations, par le refus qu'on lui oppose de lui donner toute nourriture consistante entre les repas. Quand il en réclame on lui donne du lait car dans le désert le premier devoir de l'homme est de « tenir le coup ».

l'enfant et la vie du campement

L'enfant tedda participe très jeune aux activités du campement. On lui confie très tôt certaines responsabilités qui, suivant les anciens, faciliteront son intégration dans le groupe clanique et ethnique.

● Entre trois et six ans, au moment où les grands travaillent, il est chargé de chasser les chevreaux qui viennent brouter les nattes de la tente et les poules qui viennent picorer les maigres grains de mil que la mère fait sécher au soleil. Il s'acquitte de sa mission en s'y intéressant beaucoup.

● A l'âge de cinq, six ans il accompagne sa sœur à la source pour l'aider à remplir les « chinis » (guerba à eau en peau de chèvre). L'après-midi c'est l'heure du repos. En bandes joyeuses ils jouent entre amis, frères et voisins et sous la « surveillance absente » des anciens ils donnent libre cours à leurs désirs : tantôt c'est une lutte à deux sur l'incitation des autres, tantôt une course. Il arrive que des jeux soient brutaux et qu'il y ait des rixes. L'adulte n'intervient pas pour séparer les antagonistes. **Si on lui demandait pourquoi ce refus d'intervention, sa réponse serait à peu près la suivante : « Mon intervention n'est pas nécessaire, c'est ce contact qui fera de mon fils l'homme capable de se défendre tout seul demain. Si j'interviens dans leurs querelles et leurs jeux, ils ne se trouveront pas à l'aise. Pour faire un homme il vaut mieux commencer tôt que tard. Mon fils ne me pardonnerait pas d'en avoir fait un homme peureux et un homme qui a peur de son ombre n'est pas un homme dans la société tedda ». On sent dans cette réponse que les parents veulent que leur enfant soit avant tout un**

individu capable d'affronter les dangers et pour cela tout est bon pour y parvenir.

● Entre six et neuf ans les jeux ont toujours lieu en groupes mixtes. Cependant on peut sentir un petit détachement du groupe des filles. Elles commencent à donner plus d'importance aux danses, aux jeux se rapportant à la cuisine, à l'entretien de la maison, etc... Les garçons à partir de six ans reçoivent des tâches qui impliquent certaines responsabilités. Près des campements ils sont chargés de la garde des chamelons, des chèvres et des veaux dans l'ennerie (oued). Pendant cette garde, les garçons mettent en œuvre leur adresse et leur fantaisie. Les plus âgés aident les plus jeunes à fabriquer des bâts de chameaux et à mouler des chameaux et autres animaux dans l'argile pour en faire des jouets. A huit ans les filles participent aux travaux ménagers (garde du petit frère, qui dort, balayage du « haricot * », de la cuisine et de la cour où se réunissent les grands, corvée d'eau). A cet âge commence aussi un jeu viril dont les filles ne sont pas exemptées : il consiste à s'appliquer sur les poignets des braises incandescentes. Il ne faut ni pleurer, ni montrer sa peur par des grimaces. Cette vie turbulente prend fin lors de la circonsion.

■ La circonsion

C'est l'évènement le plus marquant de la vie du jeune garçon. Elle se pratique vers l'âge de dix, douze ans et son origine est antérieure à l'introduction de l'Islam. La cérémonie a toujours lieu à l'époque de la récolte des dattes car c'est à cette période que les palmeraies rassemblent presque tous les nomades. L'accomplissement de ce rite demande sept jours. Les quatre premiers jours après l'opération sont marqués par des festivités, des danses et des veillées de jeunes. Le septième jour une grande danse est organisée en l'honneur du jeune opéré. Il se présente devant les « griots » pour leur donner des récompenses et va saluer ses proches parents, sa famille et leurs amis. Ceux-ci lui donnent sur le champ ou sous forme de promesses des cadeaux en espèces ou en bétail. Après cette dernière cérémonie l'enfant passe à l'état d'« homme », tant dans sa famille qu'au sein de la collectivité.

* Haricot : habitation des nomades, construite en nattes, facilement démontable, ayant la forme d'un haricot.

■ L'adolescent

Le jeune circoncis est émancipé. Il ne participe plus aux petits jeux, ne tend plus de pièges aux oiseaux. Il porte la tête rasée, enroulée dans un turban et gère lui-même ses biens, c'est-à-dire ceux qu'il a reçu le jour de sa naissance, de son baptême et de sa circoncision. Cependant ces biens restent encore dans le troupeau paternel. « Notre homme » quitte sa nourrice et revient vivre dans la maison paternelle pour continuer son éducation et son instruction. Sa relation est plus étroite avec son père qu'avec sa mère. Il est considéré comme un « homme de modèle réduit »; aussi son éducation va-t-elle se faire par imitation. Désormais il va seconder son père dans son travail et commencer à participer aux activités productives. Au niveau de l'économie familiale, toute une série de tâches lui incombe. Il est chargé en premier lieu de s'occuper du bétail : abreuvement, garde, soins. Vers treize ans l'éventail des activités s'élargit : l'enfant a de plus en plus d'autonomie et déborde du cadre familial.

Son apprentissage de berger et d'homme à part entière continue maintenant dans le grand désert, domaine de tous les nomades. Il rejoint le gros du troupeau dans les grands ergs pour parfaire son instruction. L'éducation par imitation, qui était l'affaire du père juste après la circoncision, devient en grande partie l'affaire de tous, plus exactement des membres du clan et indirectement de la tribu. Le jeune est soumis à des obligations qui préparent son accession au stade adulte, jusqu'à son mariage. Très vite il comprend à travers la vie qu'il mène, les privations que lui a fait subir sa nourrice.

La séparation entre l'adolescent et sa famille est très nette. Aucune cérémonie particulière ne la marque. Ni le père, ni la mère n'en sont touchés. Lui-même en est fier car il sait qu'on compte sur lui et il est farouchement déterminé à réussir. Cette séparation n'a pas de limite de temps. La réunion peut se produire au bout de six mois ou d'un an. Tout dépend des pluies, facteurs de rencontre et de réunions des familles et des clans dans les pâturages les mieux fournis.

Dans les grands ergs avec ses aînés, il met en pratique ce qu'il a appris dans le cadre familial. A travers les contes et les causeries des plus âgés, il apprend l'histoire de ses ancêtres le soir au clair de lune. Chaque matin, avec un berger

plus expérimenté, il parcourt les dunes, les rochers, les vallées pour contrôler les animaux qui paissent. Il apprend à reconnaître les traces que laissent les animaux sur le sable, ainsi que la signification des marques, qui indiquent le lien de parenté entre tribus sur les chameaux et les chameaux étrangères. Chaque fait concret, chaque action peuvent être utiles et nécessaires à la compréhension, à la maîtrise du désert et à la communauté.

Comme dans toute l'Afrique, l'enfant représente « l'objet de valeur » le plus précieux. **L'éducation traditionnelle tedda sommairement vue « relève uniquement de la psychologie génétique et du processus de socialisation de l'individu qui, au cours de son développement, intègre à sa personnalité les valeurs de son groupe social, ethnique culturels ».**

■ L'éducation de la fille

Il n'existe pas d'opération sexuelle comme chez les Arabes des tribus nomades voisines. Cependant il y a une période de claustration collective pendant laquelle on tatoue en bleu leurs lèvres inférieures et leurs gencives. C'est une transformation purement esthétique. Jusqu'au mariage qui est très précoce, vers quinze ans, la fille est toujours sous la surveillance de la mère. Il n'y a pas de séparation comme chez les garçons. « A l'ombre des femmes », elle suivra l'exemple des femmes et apprendra leurs leçons quotidiennes. Comme le garçon seconde le père, elle va seconder la mère et commencer à participer aux activités productrices : aller puiser de l'eau, accompagner sa mère parfois dans ses courses, piler le mil, balayer le haricot, s'occuper du jeune frère ou de la jeune sœur, cuisiner.

Il faut citer Adbou Moumouni pour récuser les interprétations erronées de cette phase de l'éducation : « attribuer à l'enfant un rôle de domestique à cette période, c'est appliquer à la société africaine précoloniale au sein de laquelle préexistaient pour le moins, en même temps que des rapports sociaux de type féodal, beaucoup de traits combien vivaces de la communauté primitive (propriété collective de la terre, division héréditaire du travail ...), des catégories économiques de la société bourgeoise capitaliste ».

Nous avons déjà vu que cette race tedda, assez mal connue, occupe dans le nord du territoire tchadien, depuis des millénaires, un espace saharien qui lui



appartient, où elle ne demande qu'à vivre libre. Elle a institué un système éducatif dont Abdou Moumouni dans « Education en Afrique » dit qu'il « **était adapté à la simple transmission de l'expérience des aînés aux cadets, dans le cas d'une technique relativement peu développée et essentiellement empirique** », aussi l'instruction et l'éducation dans la société traditionnelle se proposaient-elles de former un bon guerrier attaché à son clan, à sa tribu, soucieux et respectueux de la loi de ses ancêtres, du droit des aînés et de l'autorité des vieillards et du chef... L'efficacité de cette éducation a été rendue possible par son lien intime avec la vie ».

L'éducation moderne

L'éducation traditionnelle tedda, vue dans son entité, répondait aux conditions économiques, sociales et politiques de la société tout entière. Tous les enfants sans distinction de rang social passaient par le même système et étaient membres à part entière des organisations parallèles aux clans et aux tribus. Elle associait

éducation et instruction réparties tout au long de la vie et liées étroitement à elle à travers les actes sociaux de production et les manifestations collectives diverses.

Mais l'introduction de l'école va bouleverser ces structures car, comme dans le reste de l'Afrique, elle est la transplantation du modèle métropolitain. Par ailleurs, au contact de la réalité africaine, le système a été appelé à jouer un rôle différent et plus ample que celui qu'on lui assigna en Europe, dans la mesure où toute éducation cessait de s'exercer dans la famille. La politique officielle se proposait de faire acquérir à une élite restreinte les caractéristiques culturelles françaises.

Les premières écoles furent réservées aux fils des chefs de canton, des notables, des gardes nomades, des militaires et des mulâtres (fils et filles de militaires français et de mères tedda). La langue enseignée était uniquement le français, aucun idiome ne pouvait être utilisé dans la classe. Sa finalité était de chercher à éduquer pour transformer le genre de vie du jeune tedda et le rapprocher de la nouvelle administration. A partir des années cinquante, l'école ouverte pour un groupe déterminé est accessible à toute la population, sans être obligatoire. Après douze ans d'indépendance, où en sont l'organisation et la finalité du système scolaire au Borkou - Ennedi - Tibesti ?

Dans ses structures l'organisation est demeurée la même, mais elle est en régression dans son application. Les finalités sont indéterminées. Les privilégiés qui ont pu fréquenter l'école sont-ils au moins, comme on le dit, tirés d'affaire ? Il n'en est rien.

A quoi sert l'école ? Elle sert tout juste à apprendre à lire, écrire et compter de la manière la plus archaïque, selon des méthodes pédagogiques contraignantes. Le bilan de ces vingt années montre que l'enfant tedda, dont l'éducation par sa propre société devait faire l'homme de la famille, du clan et de la tribu, est par le système utilisé tellement transculturé qu'il disparaît vers les grandes villes (Abéché, Fort-Lamy), augmentant ainsi le nombre des oisifs, des « citoyens morts ». L'école apparaît comme un facteur de différenciation sociale entre scolarisés et non scolarisés. Elle établit ainsi une rupture entre deux groupes tant du point de vue psychologique et intellectuel que domestique.

L'observation de F. Flis Zonabend dans les « Lycéens de Dakar » est aussi valable pour les scolarisés du B.E.T. « Pour tous les élèves africains, **l'enseignement scolaire constitue une initiation à l'acquisition d'un savoir totalement différent de celui reçu dans la société d'origine** — la participation à cet enseignement affecte l'ensemble de la vie sociale et familiale des scolarisés. Une grande partie de leurs préoccupations demeure inaccessible à leur entourage par l'obstacle de la langue et par l'apprentissage d'une culture étrangère. **Isolé dans et par son milieu scolaire, le scolarisé le devient aussi dans sa communauté d'origine.** »

repenser l'enseignement

Dans la mesure où l'école est acceptée comme dispensatrice de techniques il faut, pour qu'elle ait plus de valeur, qu'elle accepte de ne pas faire sortir totalement l'enfant de la société d'origine. Il faut chercher plutôt à l'intégrer dans son milieu, car l'homme dépend de son milieu physique et biologique d'une part, de son milieu social, culturel et historique d'autre part. Il a donc tout intérêt à connaître son milieu, à le comprendre en vue de s'y adapter tout en en retirant le maximum d'avantages.

Comme nous l'avons vu dans l'éducation traditionnelle pragmatique, l'enfant grandit et se développe dans une aire géographique déterminée à une époque donnée de l'histoire et au sein de collectivités qui ont leur caractère propre et ces facteurs ont leur influence sur sa formation et sur son éducation. Ces impératifs géographiques, sociaux et politico-économiques étaient pris en considération, ce qui permettait à l'enfant d'avoir sa place dans la société et de la continuer.

L'enseignement moderne formel ne tenant pas compte de la valeur certaine de ces facteurs met l'enfant dans l'embarras et le déracine de sa famille, de son clan, de la collectivité qui est une partie de lui-même. **Quelle sera donc la place de l'école après cette observation ?**

Jusqu'à maintenant l'école a été, pour le Tchad, « le réservoir de la fonction publique ». Elle a gardé la même forme et le même contenu que pendant la colonisation. **Pour arriver à résoudre ce problème**

de conflits et de désaxement, il faut partir de l'étude du milieu. L'étude du milieu exploitable au point de vue pédagogique ne saurait constituer un sujet en soi; elle contribue à préparer l'enfant à la vie en l'aidant à connaître le milieu dans lequel il vit, ses possibilités et ses ressources et lui permet de s'y intégrer tout en le préparant à contribuer à son amélioration et à sa prospérité. Cette étude du milieu dont la conception et le but ont été définis à la Conférence Internationale de l'Instruction publique de Genève en 1968 : « Il faut entendre par étude du milieu, tout ce qui est extérieur à l'être humain, soit l'environnement plus ou moins immédiat, l'ensemble des actions et des influences qui s'exercent sur lui et auxquelles il réagit : actions et influences de la nature et du climat, de la vie en zone urbaine ou en zone rurale et sociale, des circonstances et des événements dont la connaissance lui est apportée par les divers moyens d'information dont il dispose. Il comprend aussi l'héritage du passé, les us, les coutumes et traditions, la littérature et l'histoire, la religion et le droit, les découvertes de la science et leurs applications, les œuvres matérielles et intellectuelles de nos devanciers qui ont enrichi le patrimoine de l'humanité par la transmission des biens de la culture. »

Cette définition montre que l'étude du milieu ne se limite pas à une discipline particulière, elle s'accroche à toutes les disciplines comme une méthode englobant éducation et enseignement. On peut dire que sur le plan éducatif elle contribue à :

- renforcer les liens entre le travail manuel et intellectuel;
- préparer la jeunesse à ses responsabilités futures grâce à une compréhension meilleure des conditions et des possibilités de la vie humaine dans un monde en rapide évolution;
- rapprocher le milieu scolaire du milieu familial et social; il y naîtra donc une meilleure collaboration au bénéfice de l'un et de l'autre;
- participer à l'intégration de l'enfant dans son milieu de façon plus harmonieuse;
- rendre l'enfant des zones rurales conscient des possibilités et des difficultés de la vie à la campagne et de la nécessité pour ses habitants de contribuer activement à l'amélioration de leurs conditions d'existence.

Et sur le plan de l'enseignement elle assure :

- une base concrète aux divers stades de l'acquisition des connaissances;
- une première formation scientifique par l'entraînement à l'observation objective, à un mode de pensée analytique, aux méthodes de la découverte, à la réflexion et au jugement;
- une participation active à l'acquisition du premier savoir, puis aux disciplines spécialisées, qui seront abordées aux cours de la scolarité;
- une meilleure connaissance de l'habitat humain et de l'intégration de l'homme et du milieu physique.

En résumé, qui dit étude du milieu à l'école dit « intégration » de l'école au milieu et vice-versa. Toutefois il ne faut pas limiter à un travail réalisé dans l'école l'étude du milieu ambiant. Il faut présupposer que :

- cette étude débouchera sur une autre, celle des milieux non connus (confrontations des civilisations : par exemple les solutions trouvées par les autres pays aux problèmes du nomadisme);
- l'école sera réellement intégrée au milieu, ce qui signifie la pénétration dans l'école d'autres éléments que le maître et les élèves, la participation **des élèves en tant que tels** à certaines activités du milieu, enfin un appui pris par l'enseignement à la fois sur la tradition et aussi sur ce qui est en mouvement dans cette tradition.

Ce qui nous conduit à la **recherche d'une africanisation de l'enseignement**, africanisation dans le sens le plus large, auquel se réfère M. Le Than Khoi et ses collègues dans « L'enseignement en Afrique Tropicale » : « Africaniser l'enseignement ne consiste pas à remplacer dans les livres le roman de Renard par les aventures de Leuk le Lièvre, Pierre ou John par Mamadou, le blé par le mil, ni même à augmenter l'horaire des cours de littérature et d'histoire africaine. **Africaniser l'enseignement, c'est le penser en fonction des problèmes qui se posent à ces pays et commandent des structures, des programmes et des méthodes particulières.** » Seuls les spécialistes africains (psychologues, pédagogues, sociologues, linguistes, etc...) pourraient cerner le pro-

blème et permettront la repersonnalisation de l'Afrique.

Tout ceci implique une recherche qui n'a pas encore été faite quant aux modes de fonctionnement de l'école en pays tedda. Cette recherche pluridisciplinaire ne peut être menée que sur le terrain. **Elle nécessite la remise en cause des finalités comme des méthodes de l'école.** Elle doit à la fois s'inspirer de la tradition, rechercher les accords nécessaires avec la population et trouver les moyens d'implanter une conception nouvelle ■

MOUSSA-YVES DELACROIX
Inspecteur primaire
à Bongor (Tchad)
